

remonta l'Iénisséi sur le bateau *Nicolas*, mis à sa disposition par M. Valaomieff, l'ingénieur en chef de Tomsk. La navigation est difficile en remontant le fleuve, dans les défilés où ses eaux sont resserrées entre les rochers et même dans les endroits où, devenu large, il se divise en plusieurs lits, séparés par des bancs de sable ou des îles rocheuses et escarpées. Le baron de Baye fait une description saisissante de ces solitudes, où apparaissent très peu de villages. Des forêts superbes s'étendent à l'embouchure des rivières Mana et Karaoulnaïa. A 100 kilomètres avant d'arriver à Minoussinsk, se trouve la station Sorakine, où l'on voit quantité de kourganes entourées de grosses pierres dressées.

Entre Krasnoïarsk et Minoussinsk les botanistes peuvent étudier trois faunes distinctes : celle des forêts, celle des montagnes et celle des steppes.

A 10 kilomètres de cette dernière station, il existe depuis trois ans un village de 15 maisons, habité par des Mordvines; on l'appelle Komorkovo; en étudiant les Mordvines dans le gouvernement de Penza, notre voyageur ne pensait pas en retrouver, deux mois après, sur les bords de l'Iénisséi.

A 240 kilomètres de la frontière chinoise, après dix jours de navigation, voici les passagers à Minoussinsk (de *min ousson*, mon eau); il faisait un froid glacial dans le « Zienst Quarter », où ils trouvèrent abri. Mais on y voit un musée, très curieuse réunion de matériaux d'étude admirablement classés, ayant tous un caractère local, œuvre d'un seul homme, un Sibériak, M. Martianoff. Ce musée, fondé en 1877, est un véritable tour de force; c'est le plus intéressant de tous les musées locaux de la Sibérie. Sa section archéologique est d'autant plus remarquable que cette région était le foyer d'une civilisation, d'une industrie du bronze tout à fait originale, et propre à la Sibérie; on lui a donné le nom d'école ouralo-altaïenne.

Il y a là plusieurs peuples parlant la langue turque : on les nomme tous Tatares, mais ils se divisent en nombreuses branches telles que les Katchinsky et les Koïbailtzy, anciens peuples finnois mélangés aux Tatares. Ils ne s'occupent pas d'agriculture. Ils ont des habitations pour l'hiver et d'autres pour l'été, qui ne sont séparées que de 3 ou 4 kilomètres. Dans les steppes des bords de l'Iénisséi, ces Tatares couvrent leurs iourtes avec une graminée qui atteint 2 mètres et même plus de hauteur (*Lasiogrostis splendens* ou *stipa Altaica*). Sur la frontière chinoise se trouvent les Soyottes qui, eux aussi, parlent la langue turque.

Les populations précitées, mélange d'éléments finnois, turcs et mongols, sont partiellement baptisées, mais elles restent fidèles au chamanisme.

Les prêtres païens ou chamans sont divisés en trois classes. Les plus élevés en grade portent un costume couvert de longs morceaux de chiffons, de clochettes, de grelots, de perles, de dents et de griffes d'animaux enfilées. Ceux du second rang n'ont pas de costume, mais ils ont, comme les premiers, un grand tambour. Ceux du troisième ont un simple morceau de bois qu'ils remuent. Le tambour, voilà le principal attribut des chamans. Ils ont des idoles qu'a minutieusement étudiées M. le baron de Baye.

La séance se termine par une allocution de M. Gabriel Marcel qui remercie le conférencier de son intéressante communication et passe rapidement en revue les travaux de ses devanciers.

21 mars

SÉANCE EXTRAORDINAIRE

Présidence de M. MILNE-EDWARDS

Membre de l'Institut, Président de la Société.

RÉCEPTION DE M. ÉDOUARD FOA EXPLORATEUR DANS L'AFRIQUE ÉQUATORIALE

Aux côtés du Président prennent place M. Leydier, chef du secrétariat particulier du Ministre de l'Instruction publique, délégué par M. Rambaud, M. le commandant Bolloré, délégué du Ministre de la Guerre; M. Edouard Foa, l'explorateur reçu aujourd'hui; MM. Ch. Maunoir et le colonel Bassot, vice-présidents de la Société; M. Le Myre de Vilers, président de la Commission centrale.

Le Président ouvre la séance par ces quelques mots :
« Mesdames, messieurs, lorsque, à son retour d'Afrique, M. Foa est venu me parler du long voyage qu'il avait accompli, ma curiosité s'est trouvée vivement excitée par ses récits à la fois nets et

Comptes Rendus, France du 12126
de Géographie, Paris, 1898

colorés. J'aurais voulu prolonger des entretiens qui m'apprenaient toujours quelque chose de nouveau sur les populations, les animaux, les plantes des régions traversées par lui; les observations qu'il y avait recueillies me semblaient une source intarissable de documents où il serait bon pour tous de puiser. Ils feront certainement l'objet d'un livre des plus captivants dont M. Foa veut bien nous donner aujourd'hui la primeur. Je l'en remercie et le prie de prendre la parole pour nous faire l'exposé de sa belle exploration. »

Traversée de l'Afrique équatoriale, de l'embouchure du Zambèze (Océan Indien) à celle du Congo (Océan Atlantique), par les Grands Lacs. 1894-1897 (1).

Chargé, par M. le Ministre de l'Instruction publique, d'une mission scientifique ayant pour but l'étude de l'histoire naturelle et de l'ethnographie de la région des Grands Lacs au centre de l'Afrique équatoriale, M. Foa quitta la France en juillet 1894. En plus de cette mission, il comptait faire l'exploration de plusieurs territoires nouveaux avec l'espoir d'y chasser les grands fauves.

« Le temps dont je dispose étant très court et mon voyage ayant une étendue considérable, il me sera difficile de m'arrêter longtemps sur les détails; de plus, les pays parcourus sont si nombreux et si divers, les peuplades si variées et si différentes, que je serai forcément obligé de faire un choix et de ne parler que des traits les plus marquants. Je me consacrerai donc plus particulièrement, ce soir, à la partie du voyage qui comprend des découvertes géographiques; elles sont assez importantes pour nous occuper entièrement, et je vais avoir le grand plaisir de vous entretenir, pendant une soirée, uniquement des découvertes géographiques, c'est-à-dire d'endroits encore blancs sur les cartes, où j'ai eu la bonne chance de pénétrer le premier. Je ne ferai que mentionner, pour l'intelligence des grandes lignes du voyage, les régions déjà parcourues par moi ou explorées par d'autres voyageurs. Avec les pays nouveaux nous verrons les peuplades nouvelles; vous ne vous étonnerez pas si, de temps en temps, je me laisse aller à vous conter quelques chasses.

« L'expédition se composait, au départ, de M. de Borély, de M. Bertrand et de moi. M. de Borély tenait le journal et s'occupait du détail de l'expédition; M. Bertrand m'aidait dans mes observations, et dans mes chasses, comme naturaliste préparateur; il m'a rendu

(1) Voir la carte jointe à ce numéro.

des services importants. Le personnel noir, que je vous présenterai tout à l'heure, se composait, outre nos domestiques, cuisiniers, capitans ou chefs de caravane, et chasseurs, d'un nombre de porteurs variant, selon le moment, entre 75 et 380 hommes. Je reviendrai sur ces détails en passant.

« Nous avons débarqué à l'embouchure du Zambèze, à Chinde, en août 1894; nous avons remonté le Bas Zambèze et une partie du Chiré en embarcation et en pirogue et avons établi un camp volant à Chiromo en septembre 1894. C'est là qu'est le point de départ du voyage à pied. Il est bon que je dise un mot sur la façon de voyager à pied dans ces régions. Vous savez déjà que dans ces pays il n'y a pas de bêtes de somme et que les animaux domestiques ne peuvent s'y acclimater à cause d'une mouche, la tsétsé, dont la piqûre empoisonnée les tue à bref délai. Fort heureusement, si elle tue les animaux domestiques, la tsétsé n'est pas nuisible à l'homme; sans cela l'Afrique centrale serait encore aujourd'hui à l'état de contrée inconnue. La piqûre de la mouche est simplement gênante pour les gens et produit sur eux l'effet d'une grosse piqûre de moustique.

« Comme il n'y a pas de bêtes de somme, on emploie l'indigène en qualité de porteur: on divise ses ustensiles de ménage, lits, tentes, provisions, etc., en colis égaux d'une vingtaine de kilogrammes; les hommes portent sur la tête ces charges, paquets, caisses, colis de toute sorte. Qu'il y ait de petits sentiers indigènes à travers la brousse ou qu'il n'y en ait pas, on s'en va les uns derrière les autres à la file indienne. En tête, marche généralement un capitain ou chef de caravane, ou le guide, s'il y en a un; les autres chefs, vers le milieu ou derrière, surveillant les porteurs, poussant les retardataires.

« Les cuisiniers, domestiques, libres de charges, portent des fusils ou de petits objets, et les Européens suivent ou précèdent la caravane, le bâton à la main. On fait ainsi une moyenne de 15 à 20 kilomètres par jour, quelquefois davantage, selon les endroits où l'on campe; tout dépend des lieux où l'on trouve de l'eau. C'est la distance entre deux ruisseaux, rivières ou mares, qui décide de la longueur de l'étape. Voilà, en général, la manière dont se font les marches; les porteurs et les pays changent, mais on continue à s'en aller ainsi pendant des semaines, des mois, pendant des années, car le voyage que je viens d'accomplir a été, sauf la descente du Congo, fait entièrement à pied, c'est-à-dire que j'ai parcouru ainsi plus de 6,000 kilomètres.

la cheville, quelquefois jusqu'à mi-jambe. Force me fut donc de renoncer à atteindre le lac Bangouéolo. Nous avons néanmoins fait dans le pays une boucle importante; nous n'étions qu'à trois ou quatre jours de marché des bords du lac vers le nord, et, vu la pente de plus en plus sensible du terrain dans cette direction et son état devenant de plus en plus marécageux, il est évident que nous aurions eu à achever le voyage en pirogue. La santé de mes camarades n'était déjà pas, à cette époque, des plus brillantes et la mienne laissait à désirer, comme tous les ans à la saison des pluies. J'ai néanmoins fait, pendant les quelques semaines que je suis resté dans cette région, des chasses remarquables en même temps qu'un itinéraire absolument nouveau.

« La chasse à l'éléphant est une des plus émouvantes et des plus dangereuses qui soit, et ceux de mes auditeurs qui ont bien voulu lire mon ouvrage sur mes grandes chasses dans l'Afrique centrale connaissent déjà mon opinion sur le sujet et les péripéties que j'ai traversées. Ils connaissent aussi Msiambiri, ce compagnon fidèle de ces deux derniers voyages, chasseur expérimenté et fin, ainsi que ses camarades Tambarika, Rodzani, Tchigallo, Kambombé, ces vieux amis noirs qui m'ont suivi partout et toujours, partageant mes dangers et mes fatigues, mes plaisirs et mes peines. Nous en reparlerons encore, car comment ne pas joindre leurs noms à tous ces souvenirs que j'ai au cœur?... »

Ici le voyageur fait le récit d'une chasse émouvante, où dans une troupe de quinze éléphants, il put en abattre quatre, mais non sans que Msiambiri eût été saisi et lancé en l'air par l'un de ces animaux grièvement blessé.

« N'ayant pu atteindre le lac Bangouéolo, et le besoin se faisant sentir pour nous de revoir des régions plus hautes et plus saines, nous sommes revenus sur nos pas et avons voyagé dans le pays de Mpéséni et Moassi pendant quelques mois. C'est encore là un pays peu exploré, sauf un itinéraire par M. Alfred Scharpe, et un autre par M. le docteur Moloney et M. le lieutenant Money. Notre itinéraire a d'ailleurs été entièrement nouveau et n'a fait que croiser en un ou deux endroits celui de ces voyageurs. Le pays de Mpéséni, dans la partie que nous avons visitée, est coupé de chaînes de montagnes, de collines et d'accidents de terrain, avec une végétation très épaisse. Il est marécageux dans certains endroits; c'est un pays dépourvu de sentiers indigènes, où les marches sont très

pénibles; on n'y avance que lentement. Situé à l'ouest du lac Nyassa, par sa conformation il simule à peu près un dos d'âne dont un versant s'inclinerait vers le lac, y jetant de nombreuses rivières, et l'autre vers le lac Bangouéolo, fournissant à ces régions et au Zambèze un contingent hydrographique considérable. Les altitudes moyennes sont, aux endroits les plus élevés, de 1,500 à 1,800 mètres et redescendent, au niveau du lac, à 5 ou 6 mètres au plus. Nous avons eu d'assez grandes difficultés pour engager nos porteurs et combler les vides qui se faisaient continuellement dans notre caravane. Ravagée autrefois par les trafiquants d'esclaves du lac Nyassa, la population y est assez clairsemée. Vous devez avoir remarqué que jusqu'à présent je ne vous ai pas beaucoup parlé des peuplades; c'est d'abord parce que nous avons de préférence visité les régions peu habitées et surtout parce que les gens que j'y ai vus ne diffèrent en rien de ceux que je vous ai déjà décrits dans le Haut Zambèze et le pays de Magandja. En revanche, nous allons trouver tout à l'heure des peuplades très curieuses et un pays qui le sera moins.

« Les gens de Mpéséni descendent sans aucun doute des anciens Zoulous et les chefs du pays en ont conservé le langage ou tout au moins un idiome très approchant. Comme eux, ils font beaucoup l'élevage des bestiaux et sont armés du bouclier et de la sagaie. Mpéséni est un chef très puissant et dont l'influence se fait sentir fort loin dans le pays. Nous n'avons pas visité son lieu de résidence et n'avons rencontré qu'en deux occasions un de ses ministres ou *indounas*. D'abord, en 1892, lors de mon avant-dernier voyage, le fameux Samba-Mropa, mort depuis, je crois, nous apporta une invitation que nous faisait Mpéséni de venir chez lui. En décembre 1896, nouvelle invitation apportée par le vieux Kanyama. Nous les renvoyâmes tous les deux avec quelques cadeaux en disant que nous ne pouvions faire le grand détour que demandait ce voyage. En effet, quand la première invitation nous parvint, nous étions chez Tchikoussi, pays des Angonis, et la seconde fois, nous nous trouvions sur la limite nord du territoire de Mpéséni, chez son voisin Moassi. Ce dernier a, je crois, disparu depuis notre passage, battu et chassé par l'administration anglaise du Nyassaland. Moassi était moitié Arabe noir et mahométan, moitié Asséoué. C'était un individu auquel il était difficile de se fier; il avait subi l'influence des chefs arabes du lac Nyassa et adopté leurs manières hypocrites. D'ailleurs, ce pays est par excellence celui de la méfiance: villages fortifiés entourés de palissades épaisses

avec des portes qu'on barricade le soir, gens qui se regardent partout de travers, chefs qui se convoitent mutuellement leurs territoires et se volent chaque fois qu'ils en ont l'occasion. Les gens de Mpéséni sont les fameux Mafitis dont j'ai tant parlé déjà, ceux qui se battaient continuellement avec les Azimbas de la Maravie et que j'ai trouvés en lutte le jour de notre arrivée à Oundi en 1891; ce sont des Angonis, race qui peuple tout l'ouest du lac Nyassa. Les gens de Moassi sont les Asséoués qui diffèrent peu des premiers, sauf pour le costume des femmes que je vous montrerai tout à l'heure. Les industries du pays n'y sont pas plus avancées que celles des gens du Haut Zambéze; on y tisse un coton indigène en une étoffe grossière et, comme chez les Azimbas, on y fond partout du fer. Le sol est excessivement riche à ce point de vue. Comme composition générale du sol; le granit ferrugineux, les conglomérats, le grès et le sable forment la majorité; les schistes, le quartz blanc, les silicates se rencontrent aussi en grande quantité. Le pays est, comme je l'ai dit plus haut, excessivement accidenté en certains endroits et couvert d'une forêt basse ou d'une végétation épaisse.

« A part les éléphants et quelques rhinocéros, le petit gibier n'y est pas aussi commun qu'on pourrait s'y attendre. Cela tient, je crois, à une épizootie qui a sévi il y a quelques années dans ces régions et a détruit une quantité considérable d'animaux sauvages. J'ai trouvé dans quelques endroits de véritables ossuaires datant de huit ou dix ans où des centaines de buffles et d'antilopes sont morts presque au même endroit. J'ai tué quelques rhinocéros chez Mpéséni et chez Tchikoussi pendant la saison des pluies de 1896.

« Le rhinocéros est un animal assez farouche qui charge le chasseur dès qu'il le sent; il est néanmoins moins dangereux que l'éléphant, attendu qu'il vous donne généralement le temps de sortir du vent.

« L'Aroangoua nous a fourni également quelques beaux spécimens d'hippopotames et plusieurs lions. Nous reprenons notre voyage en passant rapidement sur ce qui est déjà connu, pour ne continuer à décrire que les parties nouvelles. En 1896-1897, nous faisons la navigation du lac Nyassa sur une petite canonnière, *Le Pioneer*, mise obligeamment à notre disposition par M. Alfred Sharpe, commissaire de Sa Majesté Britannique au Nyassaland. J'ai fait, pendant ce voyage, des observations astronomiques sur les principaux points du lac avec le capitaine Rhoades de la canonnière,

et ces observations auront pour résultat de modifier assez sensiblement la carte du lac. Le lac Nyassa a absolument l'aspect d'une mer et généralement d'une mer houleuse. Tout autour, sont de hautes montagnes qui ajoutent encore à l'illusion; la couleur des eaux est la même, les vagues brisent sur les rochers comme sur l'Océan, et le milieu du lac a des profondeurs insondables. Pour donner une idée de son étendue, je dirai que le lac Nyassa a plus de 300 milles de long sur 60 de large, c'est-à-dire 500 kilomètres, à peu près la moitié de la longueur de la France, sur 90 kilomètres de large. Vous voyez que des escadres pourraient y évoluer et s'y perdre. D'ailleurs, sur certains points, vers le milieu du lac, on distingue à peine l'horizon. Nous avons eu gros temps pendant tout le voyage, neuf jours environ. Je n'insisterai pas sur l'état dans lequel la traversée mit les indigènes de l'expédition, qui déclaraient que jamais de leur vie ils ne remettraient les pieds sur un bateau.

« Mais nous débarquons à Karonga, au nord du lac Nyassa, et nous commençons l'ascension du plateau Nyassa-Tanganyika qui est très pénible pour les porteurs. Si l'on songe, en effet, que dans l'espace de trois jours, nous avons à passer d'un niveau de 500 mètres à un niveau de 1,600 à 1,700 mètres, on comprendra que ce n'est qu'une montée ininterrompue; les sentiers, en certains endroits, sont tout ce qu'il y a de plus difficile et les hommes trébuchent à chaque instant sous les pierres roulantes. Enfin, le quatrième jour au matin, nous voyons devant nous, non plus des montagnes sans fin, mais l'horizon découvert à perte de vue avec un rideau de montagnes bleuâtres sur notre droite, et sur notre gauche, une étendue immense et ondulée de forêts basses: c'est le plateau Nyassa-Tanganyika.

« Comme il y a là une vieille route de caravanes qui suit tout le plateau, nous la quittons dans notre amour pour l'inconnu et nous nous enfonçons dans la région située à l'ouest, le pays des Louembas. J'arrive ici à l'une des parties les plus importantes de ce long voyage; je vais essayer de vous la décrire de mon mieux, car je crois qu'elle a une grande importance au point de vue géographique. Avant de commencer, je dois dire que notre camarade M. de Borély, abattu par les fièvres, épuisé par les fatigues du voyage, nous quitta, à mon grand regret, au lac Nyassa pour rentrer en Europe par le Chiré et le Zambéze; je dois ajouter qu'il s'est heureusement remis, peu après son arrivée en Europe, et que nous avons ce soir, le plaisir de l'avoir parmi nous.

de cet autre fait que leurs établissements ne portent aucun indice d'ancienneté, qu'ils ne connaissent rien des environs de leur village, que la propriété est collective encore, ce qui a lieu seulement au début d'une société, lorsque pour lutter plus efficacement contre les causes multiples de destruction, les hommes sont contraints de se grouper davantage; si l'on considère toutes ces circonstances, on arrive à la conclusion que cette population n'est ici que depuis quelques années, un siècle peut-être et pas même; que le souvenir du pays qu'ils ont quitté, des causes de la migration, s'est effacé au milieu des soins multiples auxquels il a fallu se livrer pour s'établir ici et y vivre; que le changement de contrée y a encore contribué.

Je ne crois pas que nulle part il existe des papillons plus beaux et plus variés que les diurnes qu'on trouve ici : j'y reviendrai certainement pour en faire une collection : ce sont de véritables nuages de papillons de mille nuances, dont pas un seul ne ressemble exactement aux autres; on en prend quatre ou cinq à chaque coup de filet; je vous en envoie deux ou trois dans cette lettre.....

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ

Séance du 5 mai 1882.

OUVRAGES OFFERTS PAR M. JAMES JACKSON.

- Baron de LAHONTAN. — Voyages dans l'Amérique septentrionale, qui contiennent une relation des différents peuples qui l'habitent, etc. Enrichis de cartes et de figures. Amsterdam, 1728. 2 vols. in-12.
- R^e FAVRE. — An account of the wild tribes inhabiting the Malayan Peninsula, Sumatra, and a few neighbouring islands, with a journey in Johore, and a journey in the Menangkabaw States of the Malayan Peninsula. Paris, 1865. 1 vol. in-8°.
- N. — Nouveaux voyages aux côtes de Guinée et en Amérique. Avec des aventures curieuses arrivées dans différents pays. Amsterdam, 1739. 1 vol. in-12.
- DE BOUGAINVILLE. — Voyage autour du monde par la frégate du roi la *Boudeuse* et la sloop l'*Etoile*, en 1767-1769. 2^{me} édition. Paris, 1772. 3 vols. in-8°.
- BRYDONE. — Voyage en Sicile et à Malthe. Trad. par M. Demeunier. Paris, 1775. 2 vols. in-8°.
- Annuaire de la Guyane française pour 1871. Cayenne, 1871. 1 vol. in-12.
- L'abbé J. A. MAURALT. — Histoire des Abenakis depuis 605 jusqu'à nos jours. 1866. Sorel, 1 vol. in-8°.
- JOHN MARSHALL. — Vie de George Washington. Collection de planches. Paris, 1807. 1 vol. in-4°.
- CH. CONTEJEAN. — Esquisse d'une description physique et géologique de l'arrondissement de Montbéliard. Paris, 1862. 1 vol. in-12.
- FRANCIS LAUR. — Prolongement du bassin houiller de la Loire. I. Sondage de la plaine du Forez. Carte géologique et coupes. Saint-Étienne, 1879. Broch. in-8°.
- Le général TURR. — Szegedin et les inondations de la Tisza. Les portes de fer du Danube. (Communication faite à la Soc. de Géogr., le 6 juin 1879). Paris, 1879. Broch. in-4°.
- Le général GUILLAUME DE VAUDONCOURT. — Notes sur la Turquie d'Europe, tirées de différents mémoires. 1811. (Manuscrit). 1 vol. in-4°.
- CHARLES COTARD. — L'aménagement des eaux. (Extr. de la *Nouvelle Revue*.) Paris, 1881. Broch. in-8°.
- GABRIEL DE MORTILLET. — Guide en Savoie. Chambéry, 1876. 1 vol. in-8°.
- Origine de la navigation et de la pêche. Paris, 1867. Broch. in-8°.
- N. WRAXALL. — Voyage au nord de l'Europe, particulièrement à Copenhague, Stockholm et Pétersbourg. Leide, 1783, 1 vol. in-8°.